

L'œil de John Berger traverse les toiles de maîtres et fait face au doute

Dans « A ton tour », l'écrivain et artiste anglais, mort en 2017, et son fils Yves se dessinent l'un l'autre en échangeant autour d'œuvres d'art

FLORENCE NOUVILLE

De l'écrivain britannique John Berger (1926-2017), Susan Sontag disait qu'il était « sans égal dans la littérature contemporaine de langue anglaise ». Pas seulement parce que son premier succès, *G* (couronné par le Booker Prize, Maspero, 1978 ; rééd. L'Olivier, 2002), l'avait fait connaître dès les années 1970 comme un romancier engagé, féministe et radicalement anti-conformiste.

Mais surtout parce qu'il voulait, dans sa démarche artistique, parvenir à penser tout « ce qui est vrai, essentiel et urgent ». La manière de dire le réel par exemple – le langage, la littérature –, mais aussi celle de le voir ou de le faire voir – par les arts plastiques, la peinture, le dessin. Toutes formes de techniques représentatives qu'il connaissait intimement puisqu'il était lui-même à la fois écrivain, scénariste, peintre et critique d'art.

Dans son étonnante série documentaire *Ways of Seeing*, que l'on peut retrouver sur YouTube, John Berger découpait par exemple une réplique d'un Botticelli au cutter pour faire réfléchir le spectateur et interroger son rapport aux œuvres. Notre fréquentation des grands peintres et ce que leurs toiles nous inspirent dans la

vie de tous les jours : tel est justement le thème de cette correspondance que l'écrivain et son fils Yves – artiste, lui aussi – ont entretenue de 2015 à 2016. Le principe est simple : l'un et l'autre élisent et « lisent » des tableaux de leur choix, puis se racontent leurs impressions, interrogent, digressent...

Textes réflexifs

Watteau, Soutine, Käthe Kollwitz, Poussin, Morandi, Zurbaran, Cy Twombly ou le peintre britannique William Coldstream : au début, les images sont des prétextes à échanger des clins d'œil, des signes de connivence entre père et fils. Mais, au fil du temps,

les textes qui les accompagnent s'allongent, deviennent plus profonds et plus réflexifs. Les mots finissent par dessiner eux aussi. Des portraits des peintres morts ou de ceux qui nous parlent.

Yves évoque ainsi John à travers Goya : « *Je t'ai toujours entendu t'adresser aux grands maîtres, aux penseurs, aux écrivains, à ceux que tu admires et qui t'inspirent de la reconnaissance, comme à des camarades se tenant juste là à côté de nous. Leur absence physique – la plupart étant morts depuis longtemps – ne change strictement rien. Ce qui a disparu est insi-*gnifiant en comparaison avec leur présence

constante. Une présence fondée moins sur les œuvres qu'ils ont laissées que sur l'élan de leur quête. La quantité des ramifications qui rattachent une vie à d'autres est infinie. »

Deux ans après sa mort – et grâce à cette belle initiative des éditions strasbourgeoises L'Atelier contemporain –, John Berger nous prend par le bras et nous

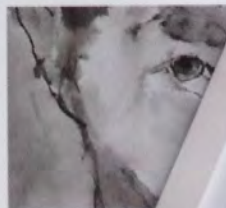
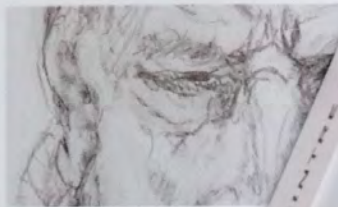
embarqué vers ce qu'il nomme une « frontière ». Un lieu où plus on observe, plus on doute de ce que l'on a devant les yeux. Il a d'ailleurs cette formule : « Les

philosophes cherchent des réponses, les artistes cherchent à faire face au doute. » Ainsi cette correspondance est-elle le contraire d'une démonstration d'éru-

Une incursion dans ce cadre. Ce que la matière est un

John & Yves Berger À ton tour

Traduit de l'anglais
Katya Berger And



JOHN BERGER
Un peintre de notre temps
TRADUCTION DE FANCHITA

Revue « Europe », juin 2019.

John Berger, *Un peintre de notre temps*, L'Atelier contemporain, 2019,
John et Yves Berger, *À ton tour*, L'Atelier contemporain, 2019.

Voilà deux livres qui se situent aux extrêmes de la vie littéraire de l'écrivain anglais John Berger (1926-2017). D'une main, *Un peintre de notre temps*, premier roman, paru en Angleterre en 1958 (*A painter of Our Time*), en France chez Maspero en 1978, ici réédité, de l'autre *À ton tour*, inédit, fait de 25 lettres échangées avec son fils Yves, peintre, entre 2015 et 2016, récemment paru.

Ceux qui en tiendraient pour une lecture formelle pointeront le parallélisme entre les deux ouvrages, d'une part le journal de Janos Lavin, découvert et commenté par un ami peintre, et d'autre part la correspondance entre deux artistes. Textes en miroir et lecture croisée, ces deux entreprises tiennent de cette éternelle difficulté à appréhender la création : « *Ainsi, lit-on dans À ton tour, nous avons le vacarme et le silence. Le vacarme étouffe toute explication, le silence déploie un présent en questionnement continue. Ni l'un ni l'autre n'aide vraiment à rester pleinement vivant.* »

Dans le roman *Un peintre de notre temps*, la fiction, révélée par cet artifice convenu qu'est la découverte d'un journal, procédé cher aux romanciers d'aventure (« *Je n'ennuierai pas le lecteur en racontant les conflits que j'ai eus avec moi-même avant de décider s'il fallait ou non rendre public ce qui suit* »), se noue autour de la vie de Janos Lavin, peintre hongrois, personnage romantique, marxiste, exilé à Prague puis à Berlin après la chute du gouvernement des soviets en 1919, hanté par la mort de son camarade Laszlo. Lavin viendra vivre en Angleterre en 1937, émigré (« *Je ne suis pas rentré dans notre pays. Et j'ai choisi de consacrer ma vie à ma peinture plutôt qu'aux objectifs immédiats.* ») dans les quartiers populaires de Londres, qui sera le lieu de ce roman, avec comme épïcêtre l'atelier du peintre, où s'exacerbent les tensions sociales et amoureuses, les espoirs, et le réel qui résiste. Le journal et son commentaire s'étendent de 1952 à 1956, jusqu'au départ soudain de Janos Lavin qui rejoint la Hongrie au moment de la répression communiste, et s'y noie, laissant au lecteur la tâche de comprendre ce choix.

L'intérêt de ce livre tient dans l'alternance quotidienne entre les réflexions sur la création (il s'agit bien là d'un écrit sur l'art, et de ses implications politiques : « *L'artiste moderne lutte pour contribuer au bonheur des hommes à la vérité et à la justice* ») et la place de l'artiste, être social, fait de chair et de glaise « *...son visage avait l'air d'une pomme de terre non pelée* » dans la réalité matérielle de l'Angleterre des années 50 : s'en suivent aussi quelques scènes d'une grande drôlerie sur la visite à un mécène, sur un peintre ami - boucher de son état, qui fait le portrait de sa femme - et sur le cocktail d'ouverture d'une exposition longtemps espérée, consacrée au travail de Lavin, au cours laquelle, après seulement quelques

jours, l'artiste quittera définitivement Londres, exténué par cette vie. Il laissera derrière lui sa compagne, ses amis, son atelier, son récent succès et son rôle de peintre politiquement engagé qui aspirait à un socialisme pacifié, pour étreindre la sombre cruauté de l'Histoire, Budapest 1956, les chars et la solitude choisie, mais de quel côté ? – une disparition.

Autant *Un peintre de notre temps* nous donnait à voir la mécanique de la création, dans ce qu'elle a de plus exigeant, de plus trivial aussi, la difficulté de vivre, l'argent, l'espérance d'un changement politique, avec parfois les lourdeurs d'un procédé de narration en miroir (le texte et son commentaire), autant la légèreté sera de mise dans la correspondance entre John Berger et son fils, *À ton tour*. Avec comme points d'ancrage des tableaux et dessins de maîtres, prétextes à discussions, digressions, connivences et regards croisés, l'expression aussi d'un amour, filial et paternel, partagé.

On ne se départira pas du risque qu'il y a à comparer ce roman historiquement daté, et la grâce de l'échange épistolaire auquel s'adonnent le père et le fils, un voyage placé sous le signe non pas d'un assaut d'érudition, mais du plaisir commun qu'il y a à se donner l'un à l'autre cette faculté de voir, et de regarder, à la manière d'un XVIII^e qui avait su codifier les règles de ce commerce-là. Seront ainsi appelés à la rescousse, entre autres, Poussin et Zurbaran, Manet, Dubuffet, Soutine et Kokoschka, autant d'exercices de lecture et de partage, d'émerveillement patient et de réminiscence – une épiphanie.

Deux livres, à soixante ans de distance ; le point commun pourra être trouvé dans ce constat, formulé par Yves Berger : « *Le problème aujourd'hui est de savoir quelle peinture garder. La plupart du temps, je dois admettre qu'elles ne méritent pas de rester visibles. Alors je travaille par-dessus. Encore et encore, couche après couche : comme un interminable processus de recouvrement. Toujours poussé par l'espoir que cette fois sera la bonne.* » Lever le doute : c'est à cette même conclusion qu'aboutit le peintre Janos Lavin au terme de son existence londonienne, avec le même espoir, un court instant, de vivre mieux.

Vincent Wackenheim